

SYLVAIN TESSON

**UNE VIE
À COUCHER
DEHORS**

nouvelles

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

- LA CHEVAUCHÉE DES STEPPES, Robert Laffont, 2001 (avec Priscilla Telmon)
- NOUVELLES DE L'EST, Phébus, 2002
- CARNETS DE STEPPES, Glénat, 2002 (avec Priscilla Telmon)
- LES PENDUS, Le Cherche Midi, 2004
- LES JARDINS D'ALLAH, Phébus, 2004
- L'AXE DU LOUP, Robert Laffont, 2004
- KATASTRÔF !, bréviaire de survie français-russe, Mots & Cie, 2004
- SOUS L'ÉTOILE DE LA LIBERTÉ, Arthaud, 2005 (avec les photos de Thomas Goisque)
- PETIT TRAITÉ SUR L'IMMENSITÉ DU MONDE, Éditions des Équateurs, 2005
- ÉLOGE DE L'ÉNERGIE VAGABONDE, Éditions des Équateurs, 2007
- L'OR NOIR DES STEPPES, Arthaud, 2007 (avec les photos de Thomas Goisque)
- APHORISMES SOUS LA LUNE ET AUTRES PENSÉES SAUVAGES, Éditions des Équateurs, 2008
- BAÏKAL, VISIONS DE COUREURS DE TAÏGA, Transboréal, 2008 (avec les photos de Thomas Goisque)

UNE VIE À COUCHER DEHORS

SYLVAIN TESSON

UNE VIE
À COUCHER
DEHORS

nouvelles

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2009.*

Extrait de la publication

À la fée de l'éternel retour

L'asphalte

I

— Salaud !

On entendait tinter les bouteilles longtemps avant d'apercevoir le livreur. Chaque soir, la scène était la même : Édolfius se rangeait pour laisser passer le camion et se protégeait le nez avec son foulard, mais la poussière lui fourrageait les muqueuses et lui laissait un goût d'emplâtre dans la bouche. Il toussait, crachait, s'étranglait. Un petit filet de bave brunie lui coulait dans la barbe. Alors il insultait le livreur, la piste, sa vie. On ne pèse pas grand-chose sur cette terre lorsqu'on en est réduit à gueuler contre la poussière.

Il fallait trente minutes à Édolfius pour rentrer des champs jusque chez lui. Il habitait une maison de bois dans le centre du village. L'été, il faisait la route la faux sur l'épaule, l'hiver avec la bêche. Il marchait doucement. Son cœur nécrosé par le tabac et l'eau-de-vie de prune ne battait pas assez fort pour les longues foulées. Il avait cinquante ans et le corps en ruine. Le village de Tsalka était construit au

bord d'un lac à l'abri des ondulations de collines. Sol volcanique, alpages bien verts. Les éboulis de lave au sommet des crêtes s'épandaient dans le pli des versants. Les prairies avaient recouvert les coulées.

L'été, les fleurs s'ouvraient, appétissantes. Les moutons sentaient qu'ils ne pourraient pas avaler la montagne et devenaient fébriles. Ils mastiquaient furieusement. Les pentes se peuplaient de faucheurs. Les bergeronnettes gobaient les insectes à chaque coup de faux. Les fenaisons duraient un mois. Les types aiguisaient leurs lames. Les pierres crissaient sur le métal. Les femmes apportaient des cruchons à col étroit remplis de vin de Khakétie. Pas un Géorgien n'aurait avoué qu'il s'agissait d'un immonde verjus. Le soir, le foin s'entassait sur les carrioles ; chaque famille rapportait sa moisson à la ferme. Édolfius n'avait pas de carriole, il s'employait dans le champ des autres. À la fin de la journée, il rentrait à pied, seul.

Le soleil dorait les thalwegs. Naguère, quand l'URSS existait encore, Édolfius était allé avec les *komsomols* au musée de l'Ermitage à Leningrad. Il avait vu les scènes champêtres des maîtres hollandais. Les toiles baignaient dans la même lumière qu'ici. Mais les villages, là-bas, paraissaient mieux tenus.

Le camion revenait, traînant le voile rouge du crépuscule. Édolfius disparut dans le nuage et jura de nouveau. Les choses ne pouvaient plus durer, il fallait parler à Youri. La route qui traversait Tsalka menait à la ville de Batoumi, par le village d'Oliangi. Il fallait supporter six heures de cahots pour venir à bout des cent kilomètres qui séparaient

de la mer. Les premiers lacets conduisaient à la forêt, l'air devenait humide, la route serpentait trente fois puis c'était Oliangi : quelques maisons de pierres noires levées par les Arméniens au temps des carnages turcs. La piste descendait ensuite le long de la rivière en passant des ponts : trois heures agréables. On s'arrêtait pour pêcher, on grillait les poissons sur le feu. Du temps des Rouges, la Géorgie était considérée comme un paradis.

Édolffius réfléchissait. Il se demandait au nom de quoi Tsalka, son village, n'avait pour desserte qu'une piste de cailloux. Pourtant, l'asphalte gagnait le reste du monde. Même en Afrique les villes tiraient leurs langues noires à travers la brousse. Toute l'humanité jusqu'au dernier des nègres foulait le goudron. La modernité s'épanchait dans les campagnes planétaires mais Tsalka, place forte des irréductibles ratés de Géorgie, n'avait pas le droit d'entrer dans la danse ! Ici, on devait continuer à cracher ses poumons dans la poussière et à patauger dans les fondrières.

Édolffius devenait mauvais. La Géorgie était une vieille catin affalée au piémont du Caucase. Elle s'était livrée à tous. Les Turcs, les Russes, même les Grecs étaient venus ici, s'infiltrant par d'étroits défilés.

Pourtant il y avait eu des heures de gloire. Jadis, le Turc avait mangé dans la main géorgienne. D'imprenables forteresses chrétiennes avaient couronné les pitons de l'Anatolie et la croix de Nino avait flotté jusque sur le rivage méditerranéen. Aujourd'hui le pays ne pesait plus rien. Dans les journaux, ils appelaient cela *le déclin des nations*.

Il s'arrêta devant une fourmilière. Il le connaissait bien, ce

monticule. C'était comme une borne à la moitié du chemin. Il sortit de sa poche une flasque et but une gorgée. La bonne coulée lui flamba la trachée. Il lampa une autre rasade. Cette fois il sentit l'âcreté du *bratsk*. De la main droite, il tapota légèrement le monticule. Les fourmis s'affolèrent. Quelques-unes grimpèrent sur sa main, et lui pincèrent la peau. Il les épousseta. Les insectes avaient aspergé sa paume d'acide formique. Il s'envoya le liquide dans la narine droite. Le principe ammoniacal lui déchira le sinus et il contempla, les paupières mi-closes, les colonnes de fantassins couler de la montagne en vie. Il venait de s'octroyer le *shoot* du prolétaire.

— Mêmes ces saloperies d'insectes circulent mieux que nous !

Il flanqua un coup de pied dans la fourmilière. La petite Babel explosa.

Youri Asphaltashvilli présidait la réunion du conseil de la municipalité dans la salle de la mairie. On était en train de débattre du sort de la statue de Staline qui trônait dans un champ de luzerne. Dans le village, des voix s'étaient élevées pour qu'on l'abatte. Non pas tellement qu'on tînt à solder les comptes du communisme, mais parce que le zinc valait cher au port de Batoumi. Les membres du conseil écoutaient l'adjoint lire les cours des matières premières, parus dans le journal de la veille quand Édolfius entra.

— Silence, bande de ratés ! Il faut que cela cesse !

Édolfius avait violemment poussé la porte et le panneau avait claqué contre le mur. La secrétaire du maire réprima un petit cri.

— Si tu veux dire quelque chose, Édolfius, tu prends rendez-vous avec Anastasia Pétrovna et on t'entendra lors du prochain conseil.

— Ça ne marche plus comme ça, Youri. Toute la planète est goudronnée. Sauf Tsalka. Nous sommes la risée du monde.

— Édolfius, nous travaillons. Nous n'avons pas de temps pour les ivrognes. Fiche le camp !

— Il nous faut le goudron ! Nous vivons en prison dans ces montagnes !

Le vétérinaire, membre du conseil municipal, avait été champion de lutte à Tbilissi. Il éjecta Édolfius dans la rue. Le faucheur perdit l'équilibre, tomba dans la boue. Deux jars lui mordirent les mollets. Les édiles refermèrent la porte, on reprit la séance.

II

— Cent grammes, dit Édolfius à Tamara.

Assis dans le coin, il tenait son verre de vodka à deux mains. Le café avait été ouvert en 1950. Il faisait alors office de *club de la culture* pour les ouvriers de la centrale hydro-électrique. La salle était spacieuse : on y dansait. Après la chute de l'URSS, on n'avait pas retiré le portrait de Lénine. Édolfius le fixait. À cause de l'éclairage blafard, Vladimir Illitch Oulianov avait mauvais teint. Les ombres accentuaient ses traits asiates. Il avait l'air d'un bâtard turco-mongol. Dire que lui, Édolfius, avait lu sans débander les

œuvres complètes du chef dans une édition russe en dix-huit tomes. Il aurait bien voulu parler à Tamara. C'était une gentille serveuse. Mais la chaîne hi-fi encastrée dans le mur à bouteilles crachait de la pop russe. Les Tatu chantaient : deux lolitas à sourcils percés. Le volume de la musique empêchait toute communication. Aux tables voisines, on buvait sans un mot. Il fit signe à Tamara d'éteindre.

— Qu'est-ce que tu veux ? dit-elle.

— Je veux de l'asphalte !

Il s'adressa à la table voisine :

— Vous n'êtes pas fatigués de cahoter sur la rocaille ?

— Tais-toi, Édolfius, dit Tamara, n'embête pas les gens.

— Regardez-vous ! Vous êtes déjà morts ! Le monde entier roule sur du velours et nous, à Tsalka, on est infoutus de faire monter une goudronneuse !

Il jeta la monnaie sur la table et quitta le bar. Quand il eut passé la porte, Tamara remit la radio à fond. Du bar à la maison, il y avait cinq cents mètres. Édolfius entendit longtemps la musique. À présent, c'était ce taré de Fiodor, star du hip-hop sibérien, qui chantait des trucs de dégénéré : « Alcool le matin, liberté pour la journée... » Ses propres filles adoraient Fiodor.

La fuite d'une canalisation avait fait de la rue un bournier. Il s'englua dans les flaques, réveilla un cochon derrière la palissade d'une maison. Des chiens aboyèrent. Une Volga blanche passa — pleins phares. La boue gicla sur sa chemise. Il reconnut la voiture de Piotr, le boucher. L'année dernière, elle s'était embourbée en plein village. Il avait fallu faire venir un tracteur d'Oliangi pour l'extraire du merdier.

— Tu rentres à l'heure des Russes et tu pues.

Édolfius ne répondit pas à sa femme. Tatiana et Oxanna se disputaient une console de jeu vidéo. Il aurait bien voulu un baiser. Il les appela, mais il n'avait aucune chance contre les écouteurs. Les jumelles d'Édolfius avaient dix-huit ans et rien à lui dire. Elles rêvaient de la ville, se traînaient dans les journées. La télé leur avait apporté la connaissance du monde. Elles vivaient greffées à l'écran. Elles n'aimaient pas l'odeur des champs, redoutaient l'obscurité des bois, ne savaient pas traire les vaches. Le seul moyen de les arracher à l'abrutissement était de leur donner la possibilité de gagner la ville. Édolfius faisait venir le goudron jusqu'ici pour elles. L'asphalte les sauverait.

Tous les adolescents du village vivaient dans l'obsession de Batoumi, l'inaccessible étoile. Là-bas dans les guinguettes, on faisait rôtir des chachliks devant la baie illuminée où croisaient des tankers pleins de naphte azérie à destination du Bosphore. Les boîtes de nuit grouillaient jusqu'à six heures du matin de gens impatientes de baiser. À la moindre occasion, les jeunes de Tsalka montaient dans le bus. Ils encaissaient les cahots et, au bout de six heures, c'était la ville, la nouvelle vie. Alors, ils rêvaient de s'installer et de ne plus jamais remonter. Pour renverser la tendance, il fallait rabouter Tsalka à son siècle.

Jusqu'à l'automne, Édolfius se démena. Le soir, après les travaux des champs, il organisa des réunions à l'école communale. L'instituteur Prentice fut un allié de la première heure. Lui aussi savait que les pistes de poussière sont à sens

unique : les enfants les dévalent et ne reviennent pas. Pour les humains, les transhumances sont sans retour.

Au début, les paysans boudèrent l'initiative. On crut qu'Édolfius et Prentice visaient un siège au conseil, qu'ils se lançaient dans la brigue. On ne voulait pas de changement. Le maire était corrompu, son successeur le serait peut-être davantage. Tsalka avait survécu parce que rien n'avait jamais évolué. Ici, on se méfiait des agitateurs. Lorsque la dissidente politique Anna Pougatchavilli avait été assassinée sur le seuil de son appartement, on avait murmuré qu'elle l'avait cherché. Dans le voisinage, les choses étaient semblablement endormies à l'ombre des volcans. Il y avait des petits villages à moins de trois kilomètres que se partageaient trois communautés : les Grecs, les Arméniens et les Azéris. Ils étaient reliés les uns aux autres par des routes pavées de galets ronds. Enfer pour les autos, cauchemar pour les cyclistes. Les Arméniens haïssaient les Azéris, qui haïssaient les Grecs. La haine tenait tout le monde dans l'obligation de vivre tranquille. Sinon c'était la mort.

Ardémisse, patronne du magasin n° 2 — le seul commerce subsistant à Tsalka depuis la faillite des magasins n° 1 et n° 3 —, réussit à toucher les villageois au seul endroit sensible chez les velléitaires : l'amour-propre. Elle se présenta un soir à l'école. La salle de réunion était presque vide. Elle déclara tout de go son soutien au bitume. Elle avait toujours déploré que le camion livreur ne vînt pas plus souvent la ravitailler. Le grossiste de Batoumi à qui elle passait ses commandes rechignait à envoyer ses commis sur la piste de Tsalka. Il ne voulait pas bousiller les châssis de

ses camions pour approvisionner les stocks de « bouseux de montagne ». Le commis avait confié à Ardémisse qu'en ville on les appelait comme ça. Elle répéta ces mots à Édolfius, qui sauta sur l'insulte pour rallier des ouailles. L'instigateur aida à rédiger un placard. Les deux hommes passèrent une nuit entière à en clouer cent cinquante sur les palissades du village. Le tract s'adressait « À CEUX QUI NE VEULENT PAS RESTER DES BOUSEUX ». Suivaient une vingtaine de lignes lyriques exhortant les habitants du village à noyer dans le goudron l'injure de « ceux du bas ». L'appel sommait les citoyens de Tsalka de se joindre aux réunions. Il fallait peser sur le gouverneur de la région.

L'affront piqua les gens. Le tract eut un effet électrique. Le lendemain soir, il y eut affluence à l'école. Chacun s'appropriera le souhait de goudronner la route. Chacun avançait une justification personnelle.

L'infirmière parla la première :

— Le borbier qui recouvre la rue principale au printemps est un cloaque.

Les jumelles d'Édolfius furent magistrales. Elles énumèrent les perspectives qu'ouvrirait le raccordement à la ville.

— Tsalka échappe à son destin en restant isolée, dit Tatiana.

Des deux, Oxanna fit la plus belle impression. Elle venait d'écouter un débat télévisé et n'eut qu'à répéter les paroles d'un député d'Abkhazie qui noyait le poisson devant les caméras.

— Il est temps d'accorder le pouls de nos campagnes aux

battements de la mondialisation. Les générations futures nous béniront d'avoir rétréci le pays.

— Tsalka ne peut échapper à la marche du siècle, renchérit Édolfius.

Seules les voix de Simeon, le plus riche éleveur du village, et d'Hilarion, le pope aux boucles noires, discordèrent.

— Nous disposons d'une chance unique. La situation de Tsalka nous préserve des agressions extérieures. Goudronnez, et la chienlit rampera jusqu'à nous !

— Il a raison, dit Hilarion. La piste est notre rempart !

On les hua.

Édolfius et Prentice rédigèrent une supplique au nom des villageois. Lorsque le maire se rendit compte qu'il ne se tramait aucune manœuvre contre lui, il rejoignit le mouvement. Puisque l'unanimité régnait, il ne s'opposait pas au goudronnage. Le dimanche suivant, le texte était prêt. Édolfius le lut à haute voix.

C'était l'appel au secours, pudique, émouvant et légèrement ridicule, d'un petit village qui ne voulait pas disparaître. Comme l'homme tombé en mer, les habitants de Tsalka agitaient la main pour que l'équipage ne les abandonne pas. Édolfius avait filé la métaphore du sauvetage jusqu'à comparer la route de goudron à « la corde qu'on jette au noyé ». Le texte précisait que le village était d'une beauté profonde, adossé à un amphithéâtre glaciaire, planté d'une vieille église à toit octogonal, et qu'il y aurait matière à faire grimper les touristes jusque-là. Le gouverneur à qui l'on s'adressait s'adonnait à l'économie de marché. Les dernières lignes lui laissaient entrevoir la possibilité de déve-

lopper l'industrie du ski. Les sports d'hiver balbutiaient en Géorgie. Des Azéris enrichis dans l'industrie pétrolière et des Turcs aux doigts poilus, commerçants de Trébizonde et notables d'Erzurum, venaient parfois chercher neige et chair fraîches dans les montagnes du Caucase. Il serait simple de faire de Tsalka une station d'altitude. Les forêts de sapins offraient du bois pour les chalets, et le village regorgeait de matrones capables de farcir les choux pour revigorer les skieurs. Mais ces perspectives réclamaient l'asphalte. Le maire signa l'appel et apposa le cachet de la municipalité. La requête était devenue officielle. On convint qu'Édolfius la porterait lui-même, le surlendemain, par l'autobus qui assurait la liaison avec la ville.

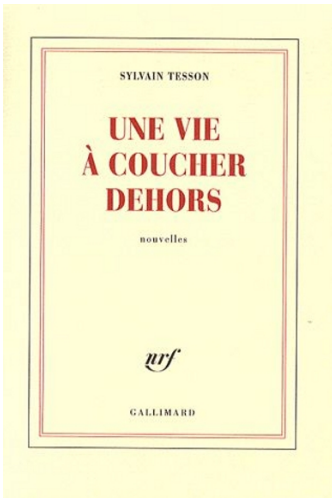
Les travaux commencèrent au mois de juin. La demande des habitants de Tsalka, déposée au secrétariat du gouverneur de Batoumi, avait été considérée avec beaucoup de sérieux par l'administration. Le document était arrivé sur le bureau du gouverneur après avoir gravi divers étages, et atterri sur des tables d'où certains papiers ne redécollaient jamais.

Cette année-là, le gouvernement ne se préoccupait pas davantage qu'avant du bitumage des routes du pays, mais l'État venait de signer avec une compagnie pétrolière américaine un contrat autorisant le passage d'un pipeline à travers le territoire national. Les termes de l'accord engageaient les pétroliers à remédier au manque d'infrastructures sur le tracé de l'oléoduc. L'asphaltage de la route de Tsalka fut ainsi intégré au vaste programme de réfection de la voirie géorgienne. Pour la première fois de sa vie, Édolfius s'était trouvé au bon endroit, au moment propice.

*Achévé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 2 mars 2009.
Dépôt légal : mars 2009.
Numéro d'imprimeur : 72950.*

ISBN 978-2-07-012466-4 / Imprimé en France.

166337



Une vie à coucher dehors Sylvain Tesson

Cette édition électronique du livre *Une vie à coucher dehors*
de *Sylvain Tesson*

a été réalisée le 02/06/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer le 2 mars 2009 (ISBN : 9782070124664)

Code Sodis : N02358 - ISBN : 9782072023583